

Professeur Alain BENTOLILA

ENFANT ETRE DE LANGAGE

Ce que nous dit Babel....

La belle histoire de la tour de Babel est l'occasion de nous interroger sur la capacité de la langue à construire une intelligence collective, à fabriquer ensemble une pensée scientifique en montant à l'assaut des mystères de l'univers. Si l'on est croyant, on remerciera dieu d'avoir donné à l'homme le verbe et l'intelligence qui va avec pour comprendre le monde qu'il a créé. Si l'on ne croit pas en dieu, on célébrera les intelligences des hommes alliées dans une volonté magnifique de comprendre ensemble comment marche le monde et comment agir collectivement pour y vivre mieux.

Lorsque l'on examine l'aventure des hommes de Babel, unis dans une quête de connaissance contre l'avis d'un dieu jaloux de ses secrets, ce n'est pas à une insurrection que nous assistons, c'est à la juste revendication des hommes du droit de questionner, de décrire, d'expérimenter et d'imaginer. Le but de l'érection de la tour n'était pas de « voir » mais de « comprendre », elle symbolise la volonté de l'homme de « décortiquer » et de penser le monde ensemble au-delà des apparences. De ce point de vue, les hommes de Babel n'avaient rien à voir avec Prométhée allant dérober aux dieux le feu sacré du savoir. Les hommes de Babel ne volent rien, ils construisent, ils mettent au jour, ils découvrent étape (étage) après étape. Ils n'attendent pas d'un prophète ou d'un quelconque titan la révélation de la vérité. Les intelligences singulières des hommes, réunis et exaltés par leur langage commun tentaient de défaire nœud après nœud l'entremêlement mystérieux des principes qui expliquent le monde et lui donne cohérence. C'est bien parce qu'elle était portée par un langage commun et par des règles conventionnellement partagées, que l'intelligence des hommes put faire sur le monde des hypothèses explicatives. Cette langue leur donna la capacité de les échanger, de les discuter, de les enrichir, tout en conservant à chacune son intégrité. Un langage uni dans la précision de ses règles, construit ainsi dialogue après dialogue l'intelligence collective. Instrument de la création (« au commencement fut le verbe »), le verbe devint ainsi celui de la libre pensée élevant l'homme au rang des créateurs.

Un enfant n'apprend pas le langage en grandissant ; c'est au contraire le langage qui le fait grandir. De même que les réponses aux questions qu'il se pose ne lui seront pas fournies à mesure qu'il avancera en âge mais seront une conquête qu'on l'invitera à entreprendre ; certains auront cette chance et d'autres pas. Grandir dans sa relation au monde – êtres, objets et phénomènes – que la science a pour ambition d'affiner ; grandir dans sa double capacité au dialogue, qui confortera sa

socialisation, et au monologue, qui l'aidera à peupler son "for intérieur"¹ ; enfin grandir dans le dédale des *pourquoi ?* ; c'est-à-dire dans une permanente recherche du sens.

Un enfant, lorsqu'il conquiert le langage, reproduit en quelques années le long parcours des premiers "hommes parleurs". L'enfant met ses pas dans ceux de ces grands-aïeux, avec la même ambition d'organiser le monde et d'être compris. Ce sont dans leurs pas qu'il met les siens, ce sont les mêmes impasses dont il s'échappe, c'est la même ambition qui le porte. Chaque enfant, balbutiant ses premiers mots, célèbre le projet de l'homme d'imposer par le verbe sa pensée au monde. Créateur bien plus qu'imitateur, découvreur plutôt que suiveur, il construit sa langue et ne reproduit pas celle des autres. De même qu'il construit sa pensée et ne suit pas servilement celle des autres. Dans cette quête, il devra être accompagné de médiateurs à la fois bienveillants et exigeants qui éclaireront son chemin, lui désigneront les voies sans issue, l'inciteront à repousser avec courage les limites confortables de la connivence et de la proximité.

De l'objet au concept

C'est une longue marche que celle qui permet de nommer d'abord un objet singulier pour parvenir peu à peu à évoquer un concept.

La maman (ou le papa) joue à montrer à son enfant un objet puis à le cacher, l'obligeant ainsi à utiliser un signal particulier pour qu'il réapparaisse. Cette activité contribue non seulement à provoquer l'appellation précise d'un objet, mais surtout il distancie le mot de l'objet réel que le parent a fait disparaître. Le petit enfant, prononçant ainsi un mot en l'absence de l'objet concret qui lui correspond, effectue pour la première fois une *séparation entre nomination et perception*. Cette expérience est essentielle puisque, tout au long de la découverte des mots, il devra progressivement affranchir ses mots du monde vu, touché, perçu pour qu'ils en viennent à évoquer des représentations de plus en plus abstraites.

C'est ainsi qu'un petit enfant, accompagné par son père ou sa mère, multiplie les sollicitations, distancie ses mots des objets de la réalité, jusqu'à les *perdre peu à peu de vue*. C'est un jeu délicat, qui impose de privilégier l'abstrait au détriment du concret. Il n'est pas si facile pour l'enfant d'accepter qu'entre les mots et le monde, la distance doive augmenter progressivement *pour que le monde dit et pensé s'impose au monde perçu*.

La petite Tiphaine a 11 mois et demi. Elle possède un ours en peluche qui mesure environ 30 centimètres de haut ; il est de couleur marron clair. Cette peluche est extrêmement douce, il lui manque un œil et elle dégage une odeur de lait régurgité. La petite Tiphaine utilise le mot /NOUSSE/

¹ ... c'est-à-dire « ce forum mental où nos idées dialoguent et s'entrechoquent », S. Dehaene, *Op. cit.*, p. 415.

pour désigner son petit compagnon et le réclamer quand on le cache. C'est cet ours là, et pas un autre, avec toutes ses caractéristiques visuelles, olfactives, et tactiles qui est nommé /NOUSSE/.

Sa sœur aînée a un ours un peu plus grand, au poil plus rêche qui a une odeur différente ; en aucun cas Tiphaine n'utilisera /NOUSSE/ pour le désigner. Elle associe de façon totalement exclusive un mot à un objet dont les caractéristiques perçues par ses yeux, son odorat, son toucher font l'unicité.

Guidée par sa mère, elle va progressivement renoncer à cette relation exclusive et /NOUSSE/ ne sera plus une étiquette sonore collée sur un objet unique ; cette combinaison de sons va peu à peu renvoyer à un ensemble de plus en plus étendu de représentations : *les ours*. Tiphaine acceptera ainsi dans un premier temps de nommer /NOUSSE/ l'ours en peluche de sa sœur, puis l'image d'un ours en peluche sur un catalogue, puis la vision d'un ours brun à la télévision, s'égayant même à gratifier son chat au pelage si doux de la même appellation qu'elle répète en le caressant.

C'est ainsi qu'un petit enfant, accompagné par sa mère, qui multiplie les sollicitations, distancie ses mots des objets de la réalité. C'est un jeu délicat, qui lui impose de privilégier l'abstrait au détriment du concret, l'arbitraire au désavantage du motivé. Il doit accepter que le bruit qu'il utilisait pour désigner un objet particulier qu'il voit tous les jours doit peu à peu servir de support à des objets très différents entre eux mais qui ont en commun des *propriétés particulières*. La conquête du sens va de pair avec la compréhension du concept de catégorie. Un mot comme boîte ne désignera plus seulement cette petite boîte ronde à fleurs bleues dans laquelle sa mère met ses bagues, mais ce même mot acceptera d'évoquer toutes les boîtes de formes, de couleurs et de fonction différentes qui se présenteront à lui, jusqu'à ce qu'il soit en âge d'apprendre ce qu'est une *boîte* de Faraday. Il appartient donc aux éducateurs, aux parents, aux enseignants et à tout adulte entourant un enfant de l'accompagner sur ce chemin délicat de l'entrée dans l'abstraction.

Les mots, que l'enfant utilise vont ainsi prendre de plus en plus de distance avec les objets réels qu'ils désignent. Le champ des significations possibles d'un même mot s'élargit et laisse donc à l'auditeur un choix de plus en plus large d'interprétations. En d'autres termes, plus le sens des mots s'abstrait de la réalité perçue et moins l'enfant qui les utilise possède de contrôle sur l'image que va en faire son destinataire. Il devient donc indispensable qu'il puisse apporter à ce mot qui ne désigne plus un objet singulier, mais un ensemble de possibles, *des précisions* qui assureront une bonne compréhension du message par son interlocuteur.

De la désignation au commentaire

L'enfant va tenter de tenir, sur un être ou un objet qu'un mot évoque, des commentaires qui disent son point de vue à leur propos. Ces commentaires placeront un personnage ou un objet dans une situation spécifique, en feront un acteur, en préciseront qualités ou défauts, le situeront enfin

dans un cadre temporel ou spatial. Le petit enfant tenant ses premiers propos sur le monde affirme ainsi à l'autre sa volonté de mieux tenir les rênes d'une communication qui serve plus sûrement ses intentions. Il ne se contente plus de pointer linguistiquement des éléments du monde, il dit ce qu'il en pense.

Vanessa a 21 mois. Jusqu'ici, elle a emmagasiné des mots en nombre relativement important (une bonne cinquantaine) et elle les utilise pour nommer avec de plus en plus de précision les objets et les personnes qui constituent son quotidien. Chaque élément est nommé séparément : elle appelle son chien : CHIEN/, son lit/LI/ et dit /DODO/ lorsqu'elle veut dormir. Et... un beau matin, elle se jette à l'eau et produit le message suivant : « CHIEN LI DODO » en s'apercevant que le chien s'est permis de venir s'installer sur le lit pour dormir. Elle prend soin d'inscrire explicitement ces trois mots dans une enveloppe intonationnelle qui indique qu'ils ont « à voir » ensemble : dans ce jeu de communication, ils forment une équipe, ils ne jouent pas chacun pour lui-même. La courbe d'intonation englobe les trois mots dans une même intention de communication: elle monte sur la deuxième syllabe /LI/ et elle ne descend que sur la dernière syllabe (le second /DO/ de « dodo»). Vanessa signale ainsi qu'elle a décidé de changer les règles du jeu linguistique : elle nous impose de construire du sens en rassemblant plusieurs mots qu'elle a soigneusement mis ensemble. Alors qu'auparavant elle ne nous demandait qu'une identification ponctuelle et successive des mots, elle nous indique qu'elle a vu une scène dont un seul mot ne peut en aucun cas rendre compte. Bien sûr, elle nous donne peu d'indications précises en termes de fonctions syntaxiques. Mais il y a cependant une intention explicite : à propos du chien elle fait un commentaire (dormir sur le lit) qui permet de reconstituer l'expérience. Sur cette base, certes incomplète, mais ambitieuse, elle attend de nous la représentation d'une expérience globale cohérente. Vanessa nous demande de comprendre ce qu'elle dit à propos d'un élément du monde sans être encore capable de nous fournir toutes les indications nécessaires.

C'est ainsi qu'un enfant tente d'installer au cœur même de son désir de communiquer le couple thème-commentaire(en anglais, « topic/comment ») : poser ce dont on parle et en penser quelque chose que l'on a décidé de partager. Pour que cette première tentative réussisse, il faut qu'on lui manifeste qu'il est sur la bonne voie linguistique : « Le langage est bien fait pour parler du monde et non pas seulement pour en nommer une à une les composantes visibles ».

De la connivence à la distance

Un petit enfant commence par s'adresser à des gens qu'il connaît parfaitement et qui n'ont d'yeux et d'oreilles que pour lui, afin de s'engager progressivement sur ce long chemin qui l'amènera à oser *parler à ceux qu'il connaît moins, pour leur dire des choses qu'ils ignorent*. Voilà le grand défi qu'un enfant doit relever.

Le tout jeune enfant effectue ses premiers pas linguistiques dans un cercle étroit de familiarité et d'extrême connivence. Il désigne par ses premiers mots des êtres et des objets qui sont directement visibles. Sa parole n'est alors qu'une sorte de geste verbal qui vient désigner ce que les yeux de l'Autre perçoivent. Pour confirmer ce dont la réalité atteste directement l'existence, des

moyens linguistiques très limités suffisent ; et cela tombe bien car, de moyens, le jeune enfant en a fort peu.

L'essentiel de l'apprentissage de la langue va consister à quitter ce cocon douillet dans lequel tout est déjà su (ou vu) avant même d'être dit pour entamer une longue marche, parfois douloureuse, vers la distance et l'inconnu. *Sortir du pré carré de la familiarité et de la connivence, telle est la vraie finalité de l'apprentissage de sa langue maternelle.* C'est en effet en prenant conscience qu'il doit élargir le cercle de ceux à qui il veut s'adresser et celui des sujets qu'il ose aborder qu'un jeune enfant consentira des efforts pour acquérir un vocabulaire plus riche, des structures plus complexes. Autrement, à quoi bon ? Il ne cherchera pas à se doter de nouveaux moyens linguistiques et intellectuels s'il n'a nulle intention de conquête. C'est bien cette ambition qui donnera un sens à ses acquisitions linguistiques. Cette démarche lucide, à la fois heureuse et laborieuse, n'est pas programmée. Elle n'est pas non plus solitaire ; elle se dessine et s'affirme à mesure que l'on dévoile à un enfant les pouvoirs de compréhension du monde que la langue confère à ceux qui sauront la maîtriser.

Les dangers du repli

À cette maîtrise du langage, bien des enfants n'accéderont pas. Ce sont des enfants qui ont un développement cérébral normal, qui ne souffrent d'aucun trouble psychologique sévère et qui, pour autant, sont en situation d'insécurité linguistique dès que s'imposent à eux la distance et une moindre prévisibilité. À 4 ou 5 ans, ils ne savent « parler qu'à vue ». L'absence de ce dont ils parlent, l'absence de celui à qui ils parlent les inquiètent, rendent leur parole hésitante, les incitant souvent à garder un silence prudent. Effrayés par la distance, démunis devant l'inconnu, ils auront les plus grandes difficultés à aborder plus tard la lecture. Comment imaginer en effet que des enfants dont le discours se réduit à la désignation, au constat, ou à la demande pourront affronter les contraintes qu'impose l'acte d'analyser et de tenter de comprendre un mécanisme ou un phénomène. Comment affronter « l'inconnu » avec un désir d'en comprendre le sens quand on est prisonnier de la familiarité et du « déjà vu » Leur langage condamné à la proximité ne leur permet pas de franchir la distance qu'impose la découverte du monde.

La nécessaire médiation

Le degré de maîtrise de la langue auquel parvient un enfant est directement fonction de la qualité de la médiation dont il a bénéficié dans ses premières années de vie. C'est au cours de ces moments privilégiés où on l'aide à découvrir ce que parler veut dire qu'un enfant saisit progressivement les enjeux du langage. En matière d'apprentissage linguistique et scientifique, la première question à laquelle un enfant doit trouver une réponse est celle du « *pour quoi ?* » bien avant la recherche du « *comment ?* ». Un enfant ne cherchera à s'emparer des moyens linguistiques ou des outils de la pensée que s'il voit se dessiner au loin et peu à peu prendre forme les véritables enjeux du de l'apprentissage : *gagner un peu de pouvoir sur le monde et sur les autres.* Ces enjeux, un petit enfant ne les découvre pas tout seul ; c'est à l'occasion des premiers échanges qu'on pourra lui montrer que la conquête du verbe et de la pensée mérite d'être tentée parce qu'il pourra en tirer un

bénéfice personnel. Si un enfant n'apprend pas à parler et à penser tout seul, il ne se contente pas pour autant d'imiter les adultes : c'est la volonté de s'affirmer lui-même qui est son aiguillon.

La mission des adultes, parents et enseignants, est d'amener un enfant à se surpasser, à ne pas se contenter d'approximations, à mettre en mots sa pensée avec de plus en plus de précision. Avoir de l'ambition pour son enfant consiste à lui imposer une exigence : celle de faire comprendre sa pensée à un autre et de comprendre la pensée de l'autre.

L'altérité intellectuelle

Il arrive souvent que des parents se posent la question suivante : « Si mon fils (ou ma fille) me raconte quelque chose que je ne comprends pas ou que je comprends mal, faut-il que je le lui dise ? ». Ils ajoutent parfois : « Est-ce que je ne risque pas de le bloquer, de lui faire perdre confiance ? ».

À cette question, il faut répondre : « Rien n'est pire que de faire croire à un enfant qu'on l'a compris lorsque cela n'est pas vrai ». C'est le tromper et l'empêcher d'avancer. C'est lui dire que, en fait, sa parole compte pour rien ; que comprendre ce qu'il dit vous est indifférent. En matière d'apprentissage, l'échec révélé et analysé est un formidable moteur à condition bien sûr d'accueillir ses tentatives maladroites avec autant de douceur que de fermeté.

Prenons le cas d'une petite fille de 3 ans et demi qui rentre de l'école et dit à sa mère : « Maman, la maîtresse nous a raconté une belle histoire ». Voyant que cette dernière prête une oreille attentive, elle dit : « *Eh bien, tu vois, ils l'ont vue, alors ils l'ont suivie. Et puis, ils l'ont rattrapée et ils l'ont enfermée là-bas dedans. Heureusement, les autres ils l'ont su ; alors ils sont venus la libérer et il l'a épousée* ».

À ce moment-là, la maman a deux solutions : soit elle lui dit : « Ma chérie, elle est formidable ton histoire, va donc regarder la télévision ! », ce qui serait une façon de renoncer à son devoir d'éducation et de transmission ; soit elle prend le risque de lui dire avec toute la tendresse possible : « Ma chérie, c'est très gentil de m'avoir raconté ton histoire MAIS je ne l'ai pas comprise ». Le choix est décisif ! Les enfants qui n'ont pas eu la chance que leur mère leur dise un jour : « Je ne t'ai pas compris, mais je veux t'aider à te faire mieux comprendre... » sont privés de l'impulsion nécessaire à la maîtrise progressive du langage.

La mère a donc dit à sa petite fille qu'elle ne l'a pas comprise. Mais elle doit aussi lui faire comprendre que, par-dessus tout, il lui importe de la comprendre. Elle lui signifie que toutes les deux ne possèdent pas une seule et même intelligence. La petite ne vit pas dans la tête de sa maman non plus que cette dernière ne vit dans la sienne. La mère ne peut donc y voir le film qu'elle y projette. Chacune d'elles possède une mémoire singulière. Elle n'ont pas vécu exactement les mêmes choses, assisté aux mêmes scènes, entendu les mêmes histoires. En lui disant « Je ne t'ai pas comprise », on lui fait réaliser une chose essentielle : elle qui n'a que 3 ans et demi sait des choses que sa mère ne sait pas encore ; et la langue est justement faite pour dire à quelqu'un d'autre ce qu'il ignore encore. Cette distance intellectuelle que l'on impose à cette petite fille n'altère en rien l'immense affection que sa maman lui porte. Cette séparation intellectuelle nécessaire est

douloureuse et doit se faire dans la tendresse et la bienveillance, et signifier clairement : « Je veux te comprendre ». Car une fois affirmées insuffisances et approximations, tout reste à faire ; la petite fille ressent en effet déception et quelque irritation. Pour elle, si sa mère ne l'a pas comprise, c'est peut être parce qu'elle y met de la mauvaise volonté.

Il faudra donc que lui préciser que sa mère n'était pas dans la classe lorsque la maîtresse a raconté l'histoire et que par conséquent elle ignore « qui a suivi qui ? », « qui a enfermé qui et où ? », « qui a délivré qui ? » et « qui a épousé qui ? ». Acteurs et lieux ne s'inventent ni ne se créent par enchantement, ils se conçoivent et se construisent sur la base des directives de celui qui tient fermement la parole.

On amène ainsi cette enfant à expliciter certains des éléments de son histoire afin que s'ouvrent, l'une après l'autre, les fenêtres qui en éclaireront le sens. Elle précisera alors que ce sont les « méchants lutins » qui ont pris « la belle princesse » et qui l'ont enfermée dans « une caverne profonde ». Heureusement, « le roi et le prince » l'ont appris et sont venus la délivrer ; et enfin, « le prince » l'a épousée.

C'est un véritable travail auquel s'est livrée cette petite fille de 3 ans et demi, encouragée, guidée par une mère bienveillante mais d'une exigence sans faille. Un travail comparable à celui qu'effectue un chercheur, un analyste qui choisit les mots justes pour décrire un objet, un processus et transmettre scrupuleusement ses observations à quelqu'un d'autre initié ou profane. Ce travail, elle l'a effectué non pas seulement pour faire plaisir, non pas pour obéir sous peine de punition, mais parce que les efforts qu'elle a consentis pour mieux assurer sa parole lui donnent prise plus fermement sur les autres et sur le monde. En consentant un effort de précision, elle renforce la conscience de sa propre existence et de l'existence d'un autre (vous), certes différent et distant, mais par là-même partenaire d'un dialogue lucide. L'enfant aura acquis la preuve tangible d'une influence accrue sur les autres qui légitime tous ses efforts de mise en mots justes et précis et l'encourage au surpassement.

Le rôle irremplaçable des parents

« Comment communiquer ce que l'on pense, comment recevoir la pensée d'autrui avec discernement ? ». Le jeune enfant va chercher les premières réponses à cette question à travers ses premières tentatives dialogiques. Il faut donc en saisir l'enjeu ! De la qualité de l'accompagnement dépendra son destin intellectuel et, pour une part son destin social.

Combien sont-ils ceux qui ont la chance de trouver sur le chemin de la découverte des enjeux de la langue les médiateurs bienveillants et exigeants qui sauront reconnaître l'intelligence sous les tentatives maladroitement, analyser les approximations pour les transformer en conquêtes nouvelles ? Combien sont-ils ceux qui, livrés trop tôt à eux-mêmes puis à la machine scolaire, verront leurs tentatives de dire le monde se perdre dans le silence et l'indifférence ?

Les enfants peuvent être très tôt sollicités par des discours puis par des textes dangereux qui leur sont présentés par des gens sans scrupules attachés à les embrigader et à les enrôler dans des combats qui ne sont pas les leurs. Combats fondés par exemple sur l'appartenance religieuse ou

ethnique ; sur la peur de l'autre ; le refus de la différence ; la désignation de boucs-émissaires. Contre ces dangers de manipulations et de mensonges, la seule défense est une tête bien faite et une langue maîtrisée. Il ne s'agit donc plus pour les parents de se contenter de traquer les fautes de grammaire ou d'orthographe. Bien sûr qu'il faut veiller au bon usage de la langue orale et écrite, mais cela est loin de suffire ! La chose la plus importante est de fortifier la résistance intellectuelle et linguistique de vos enfants : leur apprendre à démonter un discours manipulateur ; les entraîner à la critique de textes de propagande ; les inciter à dire non lorsqu'il faut dire non et à savoir pourquoi ils disent non.